

Un tango à Gaza

Percy Kemp

L'Obs (France) 13 février 2024

Comment expliquer la violence inouïe qui s'abat sur Israël et Gaza depuis le 7 octobre dernier, la cruauté dont il est fait montre des deux côtés, la déshumanisation du camp opposé, le peu de cas qui est fait des civils, des otages et des prisonniers, l'outrage fait aux dépouilles de ceux qui sont tombés, la stratégie de la terre brûlée, et la transubstantiation de l'adversaire (qu'il suffirait de faire plier) en un ennemi juré (qu'il faut à tout prix annihiler).

L'explication à cette descente dans la barbarie n'est à mon sens ni militaire ni politique, ni culturelle ni atavique. Elle est d'ordre clinique et relève, sinon de la psychiatrie, en tout cas de la médecine. C'est ce que j'entends démontrer.

Sionistes et islamistes

J'éviterai de parler d'Israéliens, de Palestiniens, de juifs et de musulmans. Évoquant les belligérants, j'utiliserai les termes de sionistes et d'islamistes. N'y voyez cependant aucune connotation négative, aucun jugement de valeur. C'est simplement que des termes comme Israélien, Palestinien, juif, et musulman, renvoient à une appartenance nationale, ethnique ou religieuse, alors que les notions de sioniste et d'islamiste renvoient à une idée et sont porteuses d'un projet. Voire, d'une utopie. Ce sont là des notions *dynamiques* en devenir, l'*être* n'y existant pas en dehors du *faire*. En ce sens, elles servent mieux mon propos.

Pour bien apprécier l'écart qu'il peut y avoir entre un juif ou un Israélien d'un côté et un sioniste de l'autre, comme entre un musulman d'une part et un islamiste de l'autre, pensez à la différence qu'il y a entre un être pacifique et un militant pacifiste. Le « *Je pense donc je suis* » de Descartes définit assez bien l'être pacifique. Par contre, pour définir précisément un militant pacifiste, c'est d'un « *Je fais donc je suis* » dont on aurait besoin.

À présent que ces termes sont posés, revenons aux raisons cliniques que j'évoquais, et tentons de comprendre ensemble, à travers l'épais brouillard de la guerre et en dépit du vacarme assourdissant des armes, le pourquoi de toute cette fureur meurtrière.

Le syndrome de Melba

Je ne pense pas trop me tromper en affirmant que la guerre des Six Jours, en juin 1967, ne fut pas tant une guerre sioniste qu'une guerre israélienne. Elle eût été sioniste, qu'Israël aurait fait de la conquête de Jérusalem-Est et de la rive occidentale du Jourdain ses priorités. Or il n'en fut rien. S'apprêtant à lancer une attaque surprise contre l'Égypte, Tel-Aviv avait appelé la Jordanie, qui contrôlait alors ces territoires-là, à rester en dehors des combats. Ce furent les Jordaniens qui prirent l'initiative de la guerre, bombardant Israël, et encerclant les troupes israéliennes stationnées sur le mont Scopus au nord-est de la vieille ville de Jérusalem. Le reste, on le connaît. Israël ayant vite vaincu l'Égypte, ses pilotes de chasse détruisirent l'aviation jordanienne, ses parachutistes prirent le contrôle de Jérusalem-Est, et en à peine trente-six heures ses tankistes avaient conquis toute la Cisjordanie.

On pourrait dire que, tout comme monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, en juin 1967, Israël avait conquis Jérusalem-Est et la Cisjordanie sans vraiment le vouloir. Rappelons à ce propos, et pour bien souligner que cette guerre fut une guerre israélienne et non sioniste, que le *casus belli* invoqué à l'époque par Tel-Aviv pour déclencher les hostilités n'était pas quelque dispute que ce soit autour de la Terre Promise mais le blocage par l'Égypte du détroit de Tiran en mer Rouge. La mer Rouge ! Déjà !

Ayant écrasé l'armée égyptienne et conquis la Bande de Gaza et le Sinaï, ayant en outre occupé le plateau du Golan après le retrait de l'armée syrienne soucieuse surtout de protéger le régime installé à Damas, Israël hérita donc en 1967 de Jérusalem-Est et de la Cisjordanie comme d'un *bonus track*. Un cadeau, en quelque sorte, mais un cadeau à plus d'un titre empoisonné.

La teneur sacrée des territoires ainsi conquis aidant, un glissement subreptice allait en effet s'opérer, qui transformerait à terme l'État d'Israël, les colons sionistes y remplaçant finalement aux manettes les pionniers socialisants. « *Dans tout homme, »* dit Cioran, « *sommeille un prophète, et quand il s'éveille, il y a un peu plus de mal dans le monde.* » Les conquêtes territoriales israéliennes de juin 1967 réveillèrent de fait le prophète sioniste qui sommeillait en Israël et dans la Diaspora. Sans quoi, sans cette forte charge symbolique, Jérusalem-Est et la Cisjordanie auraient peut-être été, au même titre que le Sinaï ou la Bande de Gaza, des territoires négociables.

Cadeau empoisonné, aussi, que cette conquête-ci, parce que, contrairement à ce qui s'était passé lors de la guerre arabo-israélienne de 1948, quand les Palestiniens avaient pris la route de l'exil convaincus à tort qu'ils allaient vite retrouver leurs foyers, cette fois-ci ils s'arc boutèrent sur leur terre.

La conquête se transformant en occupation et l'occupation nécessitant une gestion des populations, la question se posa alors aux dirigeants d'Israël de savoir que faire. La réponse, ce furent les sionistes qui la fournirent. « *Faisons comme Melba !* » exhortaient-ils, « *faisons comme Melba !* », et leur clameur, en se répandant, réveillait un prophète après l'autre.

Mais peut-être ne connaissez-vous pas Melba. Melba, campée par la belle Ann-Margret dans « *Le Kid de Cincinnati* », un film de Norman Jewison de 1965, est une jolie jeune femme désabusée qui suit son mari de ville en ville alors qu'il organise des parties de poker professionnelles. Tandis que les hommes, qui la délaissent, jouent aux cartes, Melba tue le temps dans sa chambre d'hôtel en se faisant les ongles. Et quand elle ne se fait pas les ongles, elle s'essaie à un puzzle. La patience n'est cependant pas sa qualité première. Lorsqu'un puzzle lui résiste, armée de sa lime à ongles, elle entreprend de redessiner à sa guise les

contours des pièces qu'elle ne sait où placer, avant de les mettre, en forçant, là où elle estime qu'elles devraient être.

Soumettre la réalité à sa volonté, la façonner afin qu'elle coïncide avec l'idée qu'on s'en fait, tel est le trait de caractère dominant des personnes atteintes du syndrome de Melba. Et les plus acharnés parmi les sionistes en sont un parfait exemple clinique.

Ils étaient certes enchantés de recevoir à l'été de 1967 ce puzzle inespéré représentant les territoires conquis par Israël à l'ouest du Jourdain, mais en même temps, ils voyaient bien que certaines pièces, plus précisément celles représentant les villes et villages palestiniens, faisaient tache et n'étaient pas à leur place. Pour tout dire, la terre conquise ne concordait pas tout à fait à leurs yeux avec la terre promise. Alors, tout comme Melba, ils entreprirent d'ajuster la réalité à l'idée qu'ils s'en faisaient, et la conquête de l'armée israélienne à la promesse divine.

Ils le firent en lançant des appels passionnés à la Diaspora l'incitant à émigrer, en intensifiant la colonisation dans les territoires occupés, et en encourageant la natalité. Mais ils le firent aussi à coups de vexations répétées à l'encontre de la population palestinienne restée sur place, de privations de droits élémentaires, d'expulsions, d'expropriations, de démolitions d'habitations et de destructions de vergers et d'oliveraies.

C'est dire que, chez certains sionistes du moins, notamment parmi les colons, la déshumanisation de l'Autre avait commencé bien avant octobre dernier. Elle avait commencé dès lors qu'à leurs yeux, un combattant palestinien, une vieille dame palestinienne, un enfant palestinien, un lopin de terre palestinien, une maison palestinienne, une oliveraie palestinienne, une chèvre palestinienne, voire une ruche palestinienne, étaient tous mis dans le même sac et considérés comme autant de pièces qui juraient avec le puzzle représentant la Terre Promise.

C'est dans ce contexte qu'intervint l'attaque surprise du 7 octobre 2023. Saluée par les islamistes qui venaient de l'exécuter comme un haut fait d'armes, elle eut pour effet pervers de débrider complètement les sionistes, les poussant à accélérer le travail de sappe qu'ils effectuaient depuis des années pour parfaire le puzzle de la Terre Promise. Après la boucherie déclenchée par l'irruption des islamistes en Israël, l'opinion internationale ayant toléré une riposte d'une violence inédite, ce n'est plus à la lime que certains chez les sionistes complétaient leur puzzle sacré, mais à la scie en Cisjordanie, et carrément à la tronçonneuse à Gaza. D'où, outre l'extrême violence guerrière qui s'abat depuis sur Gaza, les appels qui fusent aujourd'hui pour la déportation en masse des Gazaouis (et pourquoi pas des autres Palestiniens aussi ?) vers quelque pays arabe, voire jusqu'à une île artificielle qu'on leur construirait au large. En d'autres termes, à chacun son puzzle : le nôtre ici, dans la Terre Promise, et le vôtre au diable Vauvert.

Cela dit le syndrome de Melba dont souffrent les sionistes n'explique qu'en partie, et seulement en partie, ce qu'il se passe aujourd'hui à Gaza. *It takes two to tango*, dit-on. Et, de fait, il y a un autre malade ici, et un deuxième syndrome à l'œuvre aussi.

Le syndrome du Chevalier Noir

Dans la Grèce Antique, la guerre était une affaire réglée comme une horloge (ou devrais-je dire comme un sablier). Ce fut du moins le cas jusqu'à la guerre du Péloponnèse, laquelle marqua le début de la fin pour les cités grecques libres et ouvrit le chemin tout grand à l'hellénisme impérial sous l'égide macédonien. Toujours est-il que lorsque deux cités grecques (Thèbes et Athènes, disons), n'arrivaient pas à résoudre leur différend par la voie pacifique, elles se donnaient rendez-vous un jour donné dans un lieu précis, leurs hoplites en formation s'y affrontaient et, à l'issue de l'affrontement, la partie qui demandait la permission de retirer ses morts du champ de bataille reconnaissait ce faisant sa défaite. Le vainqueur érigeait alors un trophée pour marquer sa victoire, et le différend à l'origine de la guerre était réglé à son avantage. Il y avait dans la guerre, un avant, un pendant et un après, et jamais de télescopage entre les trois temps. Ce qui permettait à la vie de reprendre son cours une fois clos l'interlude guerrier.

On aimerait qu'il en soit toujours ainsi. Mais ce n'est pas le cas. Certains, parce qu'ils ignorent le sens du mot « défaite », et parce qu'ils ne se reconnaissent jamais vaincus, sont incapables de distinguer entre l'avant, le pendant, et l'après-guerre. De ces personnes-là on dira qu'elles souffrent du syndrome du Chevalier Noir.

S'il vous est arrivé de voir « Sacré Graal ! », un film des Monty Python de 1975, sans doute vous souvenez-vous de l'épisode du Chevalier Noir. Pour rappel, parti en quête du Graal, le roi Arthur arrive à un cours d'eau qu'enjambe un pont gardé par le Chevalier Noir qui lui barre le chemin. « *Il faudra me passer sur le corps !* », le prévient-il. Tout à sa quête, Arthur s'en serait bien passé. Il finit cependant par engager le combat avec le Chevalier Noir et, d'un coup d'épée, lui coupe un bras. « *Tu t'es battu vaillamment,* » lui dit-il. « *À présent, laisse-moi poursuivre ma route.* » « *Ce n'est qu'une égratignure,* » lui répond le Chevalier Noir. Perplexe, Arthur croise à nouveau le fer avec lui et l'ampute de son deuxième bras. À présent le Chevalier Noir ne peut même plus tenir son épée, mais il refuse toujours de s'avouer vaincu. Ce qui oblige Arthur à lui couper une jambe après l'autre. Le Chevalier Noir n'est désormais plus qu'un misérable tronc surmonté d'une tête casquée, mais toujours il refuse de reconnaître sa défaite. Et alors qu'Arthur va son chemin sans plus se soucier de lui, le voilà qui l'invective, le traitant de poltron parce qu'il fuit et refuse le combat.

Il y a très longtemps de cela, quelqu'un comme Carl Schmitt s'était déjà penché sur le syndrome du Chevalier Noir, et il en avait conclu que la guerre n'était pas une épreuve de force mais une épreuve de volonté, n'étant vaincu que celui qui reconnaissait sa défaite. Au vu de la violence en mode continu dont le Moyen-Orient est témoin, il ne semble faire aucun doute que les islamistes (dont la montée en puissance sur l'échiquier politique arabo-musulman a coïncidé avec celle des sionistes sur l'échiquier politique israélien) souffrent bel et bien du syndrome du Chevalier Noir. Eux qui, changeant constamment de visage et de corps mais habités en permanence par la même énergie et volonté désincarnées, reviennent toujours à la charge et ne s'avouent jamais vaincus.

Ces qualités-là de résistance et de résilience, pour louables qu'elles soient dans bien des domaines de l'activité humaine, le sont nettement moins quand, à la guerre, elles sont poussées à l'extrême. Elles deviennent alors problématiques. Enfermant les belligérants dans un éternel présent, elles les empêchent de sortir du temps de la guerre. Comment diable, en effet, amener quelqu'un qui ne s'avoue jamais vaincu, qui n'a cure des pertes humaines et matérielles qu'il subit, et pour qui la guerre n'est qu'une succession *ad infinitum* de batailles—une sorte de version polémologique de la Révolution permanente trotskiste—, à cesser de se battre, à faire la paix, et à tourner définitivement la page ?

L'affaire, vous en conviendrez, est bien compliquée. Car dès lors que l'une des parties au conflit refuse de reconnaître sa défaite, on n'arrive plus à remettre les compteurs à zéro (comme ce fut le cas, par exemple, en 1945 entre le Japon et les États-Unis). Et, ne remettant jamais les compteurs à zéro, les griefs du moment viennent s'ajouter à ceux du passé sans les faire oublier, reproches et frustrations s'amoncellent, la pression monte comme dans une cocotte-minute dont la soupape aurait été scellée, et avec elle la haine viscérale que se vouent les deux parties.

Comment s'étonner, après cela, de la sauvagerie et de la cruauté dont les deux camps opposés font montre l'un envers l'autre ? Comment s'en étonner, alors que le syndrome du Chevalier Noir qui affecte les islamistes conforte les sionistes dans leur syndrome de Melba, tandis que le syndrome de Melba dont souffrent les sionistes renforce chez les islamistes le syndrome du Chevalier Noir !

Quand Melba rencontre le Chevalier Noir

Qu'advient-il lorsqu'une force inarrêtable rencontre un objet inamovible ? Qu'advient-il lorsqu'une armée régulière invincible se frotte à une guérilla qui ne cesse de morpher ? Si nous tenons vraiment à le savoir, allons à Gaza !

Aujourd'hui, à Gaza, c'est sur un air de tango funeste que dansent Melba et le Chevalier Noir. Et comme si cette danse macabre ne suffisait pas, ne voilà-t-il pas que ces deux-là entonnent un chant morbide, au « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens* » de Melba faisant écho le cri de « *Vive la mort !* » du Chevalier Noir. Sans aucun égard, il faut dire, pour le copyright que l'abbé de Cîteaux et le général Millán-Astray seraient en droit d'exercer sur ces deux incantations mortifères.

« *Quand le Grand Jeu s'arrêtera-t-il ?* » demanda le jeune Kim de Kipling au Babu. « *Pas avant que tout le monde ne soit mort,* » lui répondit le Babu.

Gökbel, le 5 février 2024